

CAHIERS 65
METANOIA

65

CAHIERS METANOIA

1991

revue trimestrielle

SOMMAIRE

EDITORIAL

LE DISCOURS GNOSTIQUE

p. 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 78

p. 11

RECHERCHES

ANTHROPOLOGIE ET GNOSE

p. 21

LA MAYA de VISHNOU

p. 27

MONAKHOS AUJOURD'HUI

COURRIER

p. 29

MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

p. 35

POESIES

p. 37

Rédaction
Administration
26740 Marsanne

tél. 75903044

Association déclarée
loi de 1901

CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15^eT

Directeur de
Publication :
Emile GILLABERT

Tirage : 03.91
Imprimerie du Crestois
26400 Crest

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa : ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association Métanoïa - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975	200,00 F.
- Cahiers 1976.....	200,00 F.
- Cahiers 1977	200,00 F.
- Cahiers 1978	200,00 F.
- Cahiers 1979	200,00 F.
- Cahiers 1980	200,00 F.
- Cahiers 1981	200,00 F.
- Cahiers 1982	200,00 F.
- Cahiers 1983	200,00 F.
- Cahiers 1984	200,00 F.
- Cahiers 1985	200,00 F.
- Cahiers 1986	200,00 F.
- Cahiers 1987	200,00 F.
- Cahiers 1988	200,00 F.
- Cahiers 1989	200,00 F.
- Cahiers 1990	200,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 35 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

LE DISCOURS GNOSTIQUE

Mon discours est fonction de l'idée que je me fais de l'homme et de son environnement.

Dans le monde psychique, il y a autant de discours que de catégories d'individus et même que d'individus. Il y a le discours philosophique, le discours scientifique, religieux, anthropologique, politique, militaire, etc. etc..

Mais le discours n'est pas seulement catégoriel, il est individuel. Ainsi, on ne parle pas seulement du discours philosophique, on parle du discours de tel philosophe parce qu'il a sa conception particulière de la liberté, du mal dans le monde, du salut, etc.. La personne imprime sa marque sur le sujet qu'elle traite, quel qu'il soit.

Pour la gnose, il n'en va pas de même. Le discours du gnostique n'est fonction ni de la profession, ni du milieu, ni de l'époque. Il est l'expression de l'identité de celui qui le profère. Or l'identité du gnostique est la même quels que soient le lieu, l'époque, le contexte social et culturel, la race, la religion... Cette identité a été déclinée à travers les siècles par quelques sages ou éveillés comme le Bouddha, Lao-tseu, Gaudapada, Jésus, Hui-neng, Maître Eckhart, Abd-el-Kader, Ramana Maharshi, Nisargadatta... Chacun dit dans sa langue, avec les accents qui lui sont propres, dans son style, sobre ou fleuri, grave ou humoristique, ce qui le constitue essentiellement. Cela se traduit par des aphorismes tels que : - Le Bouddha est l'Esprit et l'Esprit est le Bouddha - Le moi est ce par quoi on a des tribulations - Brahman, sans changement et sans naissance, est le seul objet de connaissance, ainsi, c'est le non-né qui connaît le

non-né - Le Royaume est le dedans et le dehors de vous - Je suis la Lumière - Depuis le commencement, aucune chose n'est - Les créatures sont pur néant - Je suis l'Etre de toutes choses, rien n'est mon Etre - Vous êtes le Soi, vous êtes déjà Cela - Vous êtes la suprême Réalité -.

Je ne suis donc pas ce que le monde croit que je suis ; je ne suis pas un élément du Tout ; je suis le Tout, je suis l'Unique : telle est la découverte essentielle, capitale, de quelques êtres rarissimes qui sont descendus plus profondément que les autres dans leur univers intérieur. Le soufi traduit l'importance de cette aventure du dedans en disant : "Ce que les cieux et la terre ne sauraient contenir, le coeur de l'homme le contient".

Si je suis gnostique, mon discours sera l'expression pure et simple de cette identité suprême. Du moins celle-ci constituera-t-elle le fondement de mon discours. Très simple dans son contenu et sa formulation, il restera néanmoins incompris de tous ceux qui n'ont pas découvert leur véritable nature. Lao-tseu disait déjà : "Mes paroles sont très simples, mais personne ne les comprend". Je peux dire de même : "Ces lignes que je viens d'écrire sont très simples mais elles resteront lettre morte non seulement pour le profane mais aussi pour le théologien, le philosophe, le scientifique, l'anthropologue, ... Ayant réalisé mon identité, je suis désormais le solitaire, le monakhos. Le monde ne m'est pas étranger, mais, c'est moi qui, dans la mesure où je me livre, suis considéré comme étranger (aliénus).

Toujours, du moins en Occident, les monakhos (ou les gnostiques) ont été considérés comme dangereux. Le monde a ses critères bien établis pour décréter que tel comportement outre-passe les normes de la tolérance sociale. Même l'Inde, si ouverte au rayonnement des gourous, donne, par la voix de la Mandukio-Upanishad et de son commentateur Camkara, ce conseil qui en dit long sur l'incompréhension qui entoure l'éveillé : "... après avoir réalisé la non-dualité, comporte-toi en ce monde de telle façon que les autres ne soupçonnent même pas ce que tu es devenu".

Le gnostique ne change pas son discours parce que le monde ne le comprend pas : simplement il se tait. Si la "chance" le favorise, il pourra peut-être trouver un interlocuteur à qui il pourra faire part de ses mystères. Métanoïa est justement ce lieu unique de convergence des monakhos grâce à ce texte exhumé dont on ne soulignera jamais assez l'importance. A la faveur de la décadence, des confusions et des contradictions dont témoignent tous les autres discours en cette fin du deuxième millénaire, le discours gnostique ne mobilise plus comme autrefois, du moins pour l'instant, les forces adverses traditionnelles. Même si l'incompréhension demeure, les persécutions et les bûchers relèvent d'un autre temps. Les traditions orales permettaient autrefois de préserver ce que le profane ne pouvait saisir. Jésus précise bien : "Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères" (log 62). A son disciple favori, Thomas, il révèle ce que les autres disciples ne sauraient entendre sans dommage (log 13). Aujourd'hui, le danger persiste, mais la divulgation et la diffusion de l'écrit, d'une part, le relâchement des contraintes morales, d'autre part, mettent tout sous les yeux de tous. Le psychique peut donc être "brûlé" sans avoir été averti. Cependant, déjà l'Evangile, à partir du moment où il a été transcrit par Didyme Judas Thomas, risquait de tomber entre les mains de lecteurs non avertis comme l'étaient du reste déjà les disciples. Aussi la récupération ne tardera-t-elle point...

Souvent le texte, par son caractère hermétique, par ses sentences elliptiques, par ses paraboles, se protège de lui-même. Il n'empêche que la prétention du psychique est grande à vouloir pénétrer ce qui par nature lui est étranger et risque fort de le déstabiliser.

Le psychique cherche à s'emparer de certaines clefs de la gnose ; il le fait dans le but de s'affirmer ; c'est ainsi qu'il dénature foncièrement le discours gnostique : *corruptio optimi pessima*. "Il ressemble à un chien couché dans la mangeoire des boeufs : il ne mange ni ne laisse les boeufs manger" (log 102). Le psychique veut se persuader à lui-même et laisser croire que

l'exercice de la réflexion, l'habileté à manier les concepts, peut permettre de déboucher sur la gnose alors qu'il s'agit en réalité de tout autre chose : "Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout" (log 62). C'est seulement quand le mental a reconnu son impossibilité à accéder à la gnose que celle-ci peut se révéler dans sa plénitude. Ainsi le je , de l'individu, séparé, divisé, cède la place au JE , seul détenteur du logos : "Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière, mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres" (log 61). La lumière se substitue à l'image qui a accepté sa dissolution. Une comparaison peut aider à comprendre ce qui se passe. Il s'agit de passer de la rive du psychique (ou mental) à la rive de la gnose. On se prépare à franchir la passerelle que font trembler les eaux tumultueuses. L'épreuve paraît redoutable. Pourtant, il s'agit d'une question de vie ou de mort ; il s'agit de perdre une pseudo-vie pour trouver la vraie vie. On se lance sans idée de retour. C'est comme une explosion, les rives, le pont, le passager, tout disparaît même si apparemment rien n'est changé. Celui qui se voulait l'observateur du spectacle a lui-même disparu. Les images sont dissoutes. Il n'y a plus que la lumière. Tout est silence. Le pseudo-agnostique, qui en réalité est un psychique habile à jongler avec les concepts, réussit à anticiper mentalement l'aventure du "grand passage". Il parvient à concevoir un au-delà de l'épreuve. Il sait que le mental n'y a pas droit de cité et il prend peur car le silence qu'il entrevoit a pour lui le visage du néant ; c'est la fin d'un règne, et, comme il est dans l'impossibilité de percevoir celui que découvre le gnostique, il panique. Alors que le vide du gnostique est plénitude, le vide du psychique est la pauvreté au sens de misère. Le silence auquel ce dernier est confronté est un silence de mort tandis que le silence qui s'offre au gnostique est riche de toute la fécondité imprévisible et spontanée de la vie. Mais, parce qu'il ne peut pas la contrôler, parce qu'il n'en perçoit pas l'insondable prodigalité, le psychique est pris d'angoisse. Pour reprendre notre image, devant l'inconnu, il s'est retenu. Mais, au lieu de rebrousser

chemin, il continue à vouloir scruter ce qui se passe sur l'autre rive. Sa position devient franchement intenable, car il a beau faire des pirouettes, des contorsions, des rétablissements, il va devoir faire marche arrière à moins qu'il ne périsse dans les flots. De toute façon, ne s'alimentant pas à la source, son aventure avortée est sans issue. Son *oui mais* prolonge une situation conflictuelle insoluble. Celle-ci va se traduire par une régression - un retour à la rive psychique -. Ne soyons pas surpris, s'il cherche le salut dans les réincarnations ou dans une vie post-mortem, ou encore dans des tentatives de fuite supra-mentale accompagnée de modifications physiques se traduisant par la transformation des cellules et nous acheminant vers des mutations biologiques. Bref, l'image, au lieu de se dissoudre dans la lumière - "et son image sera cachée par sa lumière" (1og 83) -, se veut plus belle grâce à la lumière. Il est de plus en plus évident que celui qui se veut un élément de la pluralité visible ne peut pas tenir le même discours que celui qui peut dire avec Jésus : "Je suis la Lumière, je suis l'Unique". Chez l'un, les éléments qui servent à fonder le discours sont impermanents parce que tributaires du temps, chez l'autre, ils reposent immuables sur un au-delà de l'espace-temps ; chez l'un, ils sont forcément partiels et partiels, chez l'autre, ils englobent à la fois le manifesté et le non-manifesté.

Tout discours doit respecter les règles de la logique. Or, pourra objecter le psychique reprochant au gnostique son comportement irrationnel : comment l'imprévisible jaillissant spontanément de la source peut-il ne pas faire fi de la logique ? Quelques exemples peuvent clarifier le débat. Le psychique dit : "Tous les hommes sont mortels, donc, étant un homme, je n'échappe pas à la mort". Les prémisses du syllogisme sont non seulement vérifiables, mais paraissent incontestables comme aussi la conclusion. Le gnostique tient des propos qui remettent en question la rigueur du syllogisme par exemple : "Les créatures sont pur néant", ou bien : "Les vivants ne meurent pas", ou : "Heureux celui qui était avant d'exister", ou encore : "Depuis le

commencement, aucune chose n'est" etc.. Néanmoins qui peut vérifier le bien-fondé et la rigueur de ces aphorismes ? Certes pas le psychique qui ne peut que taxer ces propos de présomption, de folie et de blasphème. Tout autre est l'attitude du gnostique. Avant de pouvoir se reconnaître dans ces paroles, il a tout d'abord fait une confiance totale aux maîtres qui les ont proférées, pressentant qu'elles répondaient à sa nostalgie fondamentale de l'Unité originelle. Disant avec Nisargadatta : "Je suis la Lumière où apparaissent et disparaissent tous les rêves", ou avec Jésus : "Je suis la Lumière qui est sur eux tous, je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi", le gnostique se livre à une aventure dont ne peut rendre compte que celui qui l'a vécue. Les prémisses : "Je suis la lumière" ne sont évidemment vérifiables que par celui qui dit la parole en esprit et en vérité. La cohérence et la rigueur de la suite du discours sont difficiles à apprécier pour la raison bien simple que les éveillés s'expriment plus à l'aide de sentences et d'aphorismes que par des développements didactiques. Néanmoins certaines oeuvres révèlent que la gnose ne fait pas fi de la logique. Ainsi tel sermon de Maître Eckhart, tel poème d'Abd-el-Kader, tel entretien de Nisargadatta..., laissent percevoir un déroulement logique sans faille. Par exemple le pourquoi et le comment de la manifestation y trouvent une explication de nature à satisfaire la logique la plus exigeante à partir du moment où les prémisses du discours sont pleinement acceptées¹.

Il est facile au gnostique de démontrer que le discours du psychique, si cohérent soit-il dans son développement, est établi sur des bases qu'il ne peut que contester : le particulier ne peut prétendre à l'universalité et n'a donc pas qualité pour discourir au nom de la Vérité. Or c'est justement le reproche qu'adresse le psychique au gnostique ; c'est cette accusation qui a amené la condamnation de Jésus, de Maître Eckhart et de bien d'autres gnostiques. En somme le psychique accuse le gnostique de paranoïa ne se rendant pas compte que le fait d'attribuer une réalité à

1. Voir Editorial du Cahier 64.

ce qui n'en a pas - les créatures sont pur néant - révèle déjà chez lui un comportement paranoïaque. Parmi les caractères cliniques de la paranoïa, il en est un qui revient constamment, c'est celui de la surestimation pathologique du moi. Ce trait clinique peut-il être observé chez le gnostique ? Si le thérapeute est gnostique, il sera amené à faire remarquer que l'éveil survient justement quand le moi consent à mourir. Il ne peut que souscrire à l'injonction de Kabir de mourir de son vivant. L'identification à la vérité passe, chez le gnostique, par la mort du mental ; chez lui le passé n'offre plus de point d'appui aux projections. En revanche, chez le psychique, l'identification à la vérité est pathologique car elle se fait par l'enflure du mental, laquelle se traduit par l'emprise qu'il cherche à exercer sur autrui : il a besoin du devenir pour réaliser ses ambitions et de comparses en vue de l'aider à poursuivre ses rêves.

Entre le psychique et le gnostique, les traits ne sont pas apparemment aussi tranchés que pourraient le laisser croire nos réflexions. Le pseudo-agnostique, qui est en réalité un psychique déguisé - rappelons-nous l'observateur de la passerelle -, peut donner le change pendant un certain temps. Sa facilité à manier les concepts va laisser croire au début qu'il a tout compris. Il pourra même s'en persuader lui-même. Cependant, il ne saurait abuser le gnostique confirmé qui sait faire la différence entre prétendre connaître le Tout et vivre le Tout, même si, comme le dit le Sin Sin Ming, entre les deux attitudes, il peut y avoir "l'épaisseur d'un cheveu" car cette différence, apparemment infime suffit à "séparer le ciel et la terre".

UNIFICATION

Augustin
84



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 78

JESUS A DIT :

POURQUOI BATTEZ-VOUS LA CAMPAGNE ?

POUR VOIR UN ROSEAU AGITE PAR LE VENT

ET POUR VOIR UN HOMME

AYANT SUR LUI DES VETEMENTS DELICATS ?

LA SONT VOS ROIS ET VOS GRANDS ;

CEUX-LA ONT SUR EUX DES VETEMENTS DELICATS,

ET ILS POURRONT CONNAITRE LA VERITE.

LOGION 78

Peut-on à la fois suivre la voie du monde et celle de la Gnose ? Peut-on rechercher richesses, plaisirs, honneurs et en même temps trouver la vérité ? Peut-on servir Dieu tout en servant Mammon ? *Il n'est pas possible qu'un serviteur serve deux maîtres, nous a prévenu Jésus au logion 47.*

Un jour le noble Ibrahim, nous rapporte Roumi, siégeait sur son trône. Brusquement il entendit des bruits de pas et des cris sur le toit de son palais :

- Que se passe-t-il ? demanda-t-il à ses gardes par la fenêtre.
- Nous cherchons nos chameaux, répondirent-ils.
- Qu'est-ce que cela veut dire ? répliqua-t-il. A-t-on jamais vu un chameau sur un toit ?
- Nous ne faisons que suivre ton exemple, dirent les gardes : ne prétends-tu pas chercher Dieu en étant assis sur un trône ?

Le Royaume des Cieux n'est pas de ce monde, nous a prévenu Jésus dès le logion 3. Il n'est ni dans les cieux, ni dans les mers. Pourtant l'homme ne cesse de chercher toutes sortes de paradis artificiels dans l'argent, dans la drogue ou encore dans le délire des lendemains meilleurs, ici-bas ou dans le ciel. Le mental est attiré par l'éclat et le clinquant (matériel mais aussi intellectuel : concepts, conversations brillantes mais creuses...) comme par un miroir aux alouettes : *Pourquoi battez-vous la campagne ? Pour voir un roseau agité par le vent et pour voir un homme ayant sur lui des vêtements délicats ?* Tout cela permet de satisfaire l'ego, mais est aussi irréel, inconsistant que lui. Tout cela permet de "paraître" aux yeux du monde, mais non d'y échapper : *Là sont vos rois et vos grands ; ceux-là ont sur eux des vêtements délicats, et ils ne pourront connaître la vérité. L'homme, le psychique, ignorant tout de son origine comme de sa fin, assoiffé de modes et de changements, rêve toujours de monter sur quelque trône bancal et se laisse ainsi emporter par le courant du devenir : Regarde le monde : il est semblable au char du roi richement orné qui attire les insensés, mais que dédaigne le sage ; Les chars somptueux des rois sont détruits par l'usure. Le corps lui aussi est sujet au déclin, mais le dharma du sage ne vieillit point. (Dhammapada 171, 151).*

Combien avons-nous connu, au cours des âges, de "Picrochole" qui, ayant tenté de conquérir le monde et de fonder quelque empire millénaire, ont vu de leur vivant même s'évanouir tous leurs rêves ? Combien sont morts sans avoir eu le temps de réaliser que tous les trésors accumulés par eux ne leur seraient d'aucun secours ? Combien sont tombés alors qu'ils étaient au sommet de leur gloire ? Tragique destinée en définitive que celle des grands de ce monde : *Le monde est tantôt doux, tantôt amer : aujourd'hui sur le trône et demain sous la terre ! (Kabir).*

Conquérir le monde, c'est vouloir affirmer l'ego, donc bâtir sur du sable. Toute conquête matérielle est éphémère, seule compte la victoire sur soi-même : *La victoire sur soi-même surpasse en vérité la victoire sur le monde (Dhammapada 104)*. Contrairement à ce que croient les masses, Jésus n'est pas venu nous partager les choses de ce monde, mais nous éveiller à nous-mêmes : *Qui a fait de moi un partageur ? (log 72)*

Par ses paroles, Jésus nous invite à nous libérer de tous nos conditionnements, et d'abord de la prison de l'ego. L'ego nous floue constamment. Tout est prétexte à nous glorifier, sur le plan spirituel. Ce qui nous manque, c'est l'humilité, la pauvreté en esprit des petits enfants qui sont vides parce que sans mental et libres de tous préjugés. C'est dans cette pauvreté que réside la véritable richesse, et dans cette humilité la véritable noblesse : *La noblesse a pour racine l'humilité. Le haut a pour fondement le bas... L'honneur suprême est sans honneur. (Tao Tô King XXXIX)*.

L'éveillé qui voit en toutes choses ne s'affirme pas en tant que sage, le maître authentique ne se proclame pas en tant que maître et le vrai roi est d'abord au service du peuple. C'est ainsi par exemple que Mata Amritanandamayi, bien que reconnue en Inde comme une Incarnation de la Shakti, lorsqu'on lui demande qui elle est, ne prétend jamais être Dieu ou la Mère Divine, mais seulement "la servante des serviteurs de Dieu". Et, en effet, *beaucoup de premiers se feront derniers, et ils seront Un. (log 4)*.

Yves

* * *

- Pourquoi faites-vous du prosélytisme ?

Pour voir des intellectuels agiter leur mental et pour voir un homme étaler son érudition sur la place publique ?"

N'est-ce pas ce qui se passe avec des personnes intéressées par tout sujet ayant trait à la spiritualité (au sacré business dirait U.G.) ?

Au terme de l'entretien, l'on n'est pas plus avancé parce que la vraie connaissance ne s'enseigne pas, ne s'apprend pas. Mais le petit je, le mental, adore faire du prosélytisme, il croit posséder le grand JE, l'Absolu, ignorant que c'est exactement l'inverse : JE suis le Tout. Je suis, je n'est pas MOI. Ce logion est l'illustration des trois états :

- les hyliques qui ont sur eux des vêtements délicats, les ambitieux ;
- les psychiques, ceux qui battent la campagne, les intellectuels, et enfin :
- les pneumatiques qui comprennent les uns comme les autres, mais qui jamais n'entreront en concurrence avec eux sachant d'expérience qu'il n'y a strictement rien à débattre. JE n'ai pas de

bonheur à vendre, ni de malheur, et JE ne tranche pas entre le Bien et le Mal.

- Pourquoi pas me disent certains ?

- Parce que ces notions sont des concepts inventés par les humains. La morale... connais pas.

- Alors, vous êtes anarchiste ?

- Pire, mais JE n'en suis pas obsédé, c'est le mental qui aime bien se retrouver dans ces limites ; MOI, JE ne connais pas de contraintes parce que JE suis le Tout et - tout en laissant avancer l'ego dans le sens des convenances - rien de tout cela n'est MOI, car dépouillé, JE n'ai besoin d'aucune affirmation sociale.

- Mais c'est la schizophrénie pure. Qu'en est-il de l'Unicité ?

Et rebelotte, nous voilà repartis à la case départ.

Taisons-nous.

Maria

* * *

A la suite de nombreuses mises en garde relatives à des activités vaines et trompeuses comme prières, aumônes, jeûnes, quêtes de maîtres... Jésus nous interpelle ici concrètement sur les raisons de nos soucis de curiosité des vanités humaines.

Dans nos jeux mondains, où tout ce qui brille est grandement apprécié, les parures vestimentaires et autres tiennent une place de tout premier plan. Chacun pense et espère "faire le moine" dans son domaine avec la complicité de l'habit ou de la notoriété. Ou pour le moins escompter cacher savamment ainsi peurs et lacunes.

Préoccupés à plaire ou à paraître tel ou tel personnage, comment pourrions-nous nous placer dans l'état de nudité ou d'humilité propre à une "aspiration" par et vers la connaissance de la Vérité, seule voie libératrice ? Pourtant Jésus nous a parfaitement prévenus de l'impossibilité de servir deux maîtres.

Pour être rempli de lumière, il s'avère nécessaire de se retrouver nu, comme le disciple "désert" du logion 61. Nu de toute convoitise d'un ailleurs et d'un autrement et, surtout, de toute prétention personnelle quant à un "endroit où incliner sa tête et se reposer".

Mario

Je dis : *Je suis le Tout*, et puis, vous me trouverez là.
Alors : *Pourquoi battrais-je la campagne ?*

Une fois de plus, deux logia qui s'enchaînent. En effet, par le 77 tout est dit à propos du Tout au dedans et au dehors de moi.

Alors :

- Pourquoi sortir du Soï ?
Pourquoi lâcher le moyeux de la rue et à nouveau me laisser étourdir par cette force qui me tire hors de moi-même ?
- Est-ce les roseaux agités par du vent qui m'attirent ?

- Pas vraiment ! mais tout de même, le mental aime bien ... de temps en temps ... se rappeler le temps..., etc., etc..

En fait, face aux images de vent (ou au vent des images), ainsi qu'au clinquant des rites, liturgies, protocoles et autres oripeaux, je me trouve spectateur. Pour me re-trouver, je me sais devoir être acteur, et acteur d'un "one-man-show" dont je suis le seul spectateur.

Peut-être est-ce cela qui m'intimide ou me choque ? Sans doute aussi est-ce à cause de cela que Jésus me dit :

*Quand l'époux sort de la chambre nuptiale,
Alors qu'on jeûne et qu'on prie. (log 104)*

et aussi :

*celui qui connaît le Tout,
s'il est privé de lui-même,
est privé du Tout ! (log 67)*

mais également :

*Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors étant deux
que ferez-vous ? (log 11)*

*Quand vous ferez le deux Un,
et le dedans comme le dehors...
alors, vous irez dans le Royaume ! (log 22)*

André

ALCANTARA, BERNARDINI, BIANCHI, BIANCHI, BIANCHI, BIANCHI

Dans l'Évangile selon Thomas alternent deux types de logia. Des logia que seul le monakhos reçoit, qui lui permettent de boire directement à la bouche de Jésus. JE me reconnais dans ces logia. Ainsi, JE me mire dans le logion 77. Les autres logia, dont le 78, sont la preuve de l'infinie tolérance de Jésus. Sans aucune concession il s'adresse à son entourage psychique, dit comment discriminer ce qui éloigne de la voie. Jésus met en garde, corrige, réunifie ce qui paraît divisé. Celui qui entend Jésus avec ses oreilles de chair oubliera vite. Mais celui qui a ça en lui sera sauvé. Car Jésus ne s'adresse qu'au Soi. Et seul le Soi a la force de réagir, de rejeter le voile, de rester dans son Origine.

Le psychique est prêt à courir en tous sens, à battre la campagne en quête de phénomènes séduisants, rassembleurs. A quoi bon, si c'est seulement pour voir un roseau agité par le vent, simple manifestation du Tout. Il suffisait de lever la pierre ou de fendre du bois, ici, maintenant.

Être du monde c'est entretenir des catégories, être sujet aux différences, aux dualités. Que sont des vêtements délicats sinon l'opposé de la vérité - elle-même non délicate - C'est l'apanage des rois, des grands de ce monde. Mais moi je ne suis pas de ce monde, je regarde sans émotion toutes ces agitations engendrées par le mental. *Qui veut briller n'éclaire pas (Tao. 24).*

Si mon désir de faire ma métanoïa est sincère si je suis prêt alors Jésus ne rate aucune occasion de s'adresser à moi. Il bouleverse mon mental, lui coupe l'herbe sous le pied, l'écarte sans brusquerie mais sans douceur non plus. C'est ici le Jésus des logia plutôt didactiques comme le 78. *Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous apparaîtra (Jn 8.32).* Mais au monakhos Jésus dit ce qui est, comme dans le 77.

Cependant il n'y a pas des logia gnostiques et des logias psychiques. Seule la manière change car toujours c'est Jésus qui dit et c'est Moi qui écoute :

*Nul intérieur sans que je sois cet intérieur
Nul extérieur hormis Moi : je n'accepte aucune incroyance.
(Abd-el-Kader)*

Alain

* * *

Versets 1-3 : *Jésus a dit : Pourquoi battez-vous la campagne ? pour voir un roseau agité par le vent.*

Le monde est rempli de gens qui battent la campagne au sens propre et hélas souvent aussi au sens figuré de l'expression. Ils cherchent un prophète car le roseau agité par le vent symbolise l'homme à la faiblesse structurelle s'abandonnant au souffle puissant du divin. Rien d'étonnant à ce que le psychique ait

admis, à partir du verset 3, l'allusion à Jean le Baptiste qui lui a été suggérée. Comme tout symbole le roseau se prête à toutes les interprétations souhaitées. Quelques siècles plus tard un célèbre psychique ne qualifiera-t-il pas l'homme de "roseau pensant"? Le psychique adore s'entourer d'une forêt de symboles. Cela le dispense d'aller plus loin. Quand il éprouve l'intime satisfaction d'avoir trouvé le sens d'un symbole, il se persuade d'avoir découvert la vérité. Le gnostique, lui, sait que le symbole a pour finalité d'être sans cesse remis en question et que c'est seulement dans et par sa destruction que peut se révéler la lumière.

Versets 4-6 : et pour voir un homme ayant sur lui des vêtements délicats ? Là sont vos rois et vos grands.

Le prophète du psychique annonce immanquablement l'homme providentiel - celui que tous attendent parce que depuis Adam c'est-à-dire depuis l'origine des temps on leur a dit de tout temps qu'il ne manquerait pas d'arriver - L'histoire de l'humanité fourmille d'attentes toujours déçues et souvent de façon dramatique - mais toujours réanimées - renaissant sans cesse de leurs cendres - et cela durera jusqu'à la fin des temps - quand le temps n'étant plus il n'y aura plus d'attente possible. Le gnostique, lui, sait qu'il n'y a rien à attendre et que la fin des temps ne dépend que de lui. Pour lui, il n'y a pas de fin des temps sans fin du temps et la fin du temps est la fin de l'illusion.

L'homme providentiel du psychique est toujours habillé de pourpre et d'or. Le message de la personne, que transmet le vêtement, a été amplement développé à l'occasion du logion 37 - inutile d'y revenir - En ce qui concerne l'homme providentiel du logion 78 - qu'il soit Roi ou grand de ce monde - personne ne l'imagine habillé de haillons. Comment pourrait-il, dans de telles conditions, régner ou gouverner ?

En tout cas ces rois et ces grands ne sont certes pas à la veille de déposer leurs vêtements à leurs pieds et de les piétiner et c'est pourquoi Jésus peut nous affirmer que, prisonniers de l'illusion de leurs habits délicats - ne pouvant voir le Fils de celui qui est vivant, ils ne pourront connaître la Vérité.

Versets 7-8 : ceux-là ont sur eux des vêtements délicats, et ils ne pourront connaître la vérité.

Ainsi qu'il a souvent coutume de le faire, Jésus laisse le soin à ceux qui l'écoutent de tirer d'eux-mêmes l'impulsion qu'il a voulu leur donner. Celui qui a des oreilles pour entendre commence à comprendre qu'il est inutile de battre la campagne pour voir un homme providentiel selon son imagination car celui dont il rêve ne sera pas différent de ceux qu'il connaît. Il l'habillera des mêmes vêtements, et lui, lui dispensera la même illusion. Les vêtements de ceux-là traduisent la conscience illusoire qu'ils ont de leur mission, et les vêtements dont il pare celui-ci traduisent

sa propre illusion -la sienne- celle de la mission dont il le charge. Il n'y a aucune vérité dans tout cela. Les Rois et les grands ne peuvent connaître la vérité dans leurs habits - mais lui qui s'interroge ne pourra pas d'avantage la connaître dans les habits dont il habille son attente, car tous, les Rois et les grands de ce monde et le Roi de son rêve sont nourris de la même illusion dont il se nourrit lui-même.

Le gnostique, quant à lui, n'attend aucun roi et refuse tout vêtement. Il est la pure nudité du Royaume - le Un qui se cherche, et ne manquera pas de se reconnaître - L'écrire, si ce n'est pas l'avoir encore reconnu, c'est déjà en avoir l'intime conviction.

Robert

* * *

Il y a des jours où la parole adressée aux foules est chargée d'agacements et de jugements qui n'exigent aucune explication. Ce logion 78 en est une très bonne illustration. Aussi je me permets d'invectiver ceux qui passent, et, à la manière de, je leur demande :

- Pourquoi allumez-vous vos "Télés" sur le monde, en laissant rentrer ses vents mauvais dans votre Paix ?
Est-ce pour voir tourbillonner quelques feuilles mortes et défiler des nuages chargés d'orage ?
Ou pour entendre quelques chiens enragés hurler avant de s'entretuer ? Là sont ceux qui vous fascinent.
Ceux qui leur prêtent l'oreille ne connaîtront pas la Vérité.
- Pourquoi sortez-vous sur vos terrasses, pour contempler le ciel s'embraser aux feux d'artifices et aux "pétards" par vos guerriers allumés ?
L'Aurore que j'élèverai dans vos coeurs pénétrera même dans la tombe la plus profonde et vos yeux en seront aveuglés.
- Nue est la Vérité ; nus, transparents et en état de vacuité sont ceux qui la détiennent.
Ne cherchez pas sur eux les signes extérieurs de leur richesse.
Si cependant vous croyez en avoir reconnu,
C'est que vous êtes parvenu "Seul" au centre de votre désert.

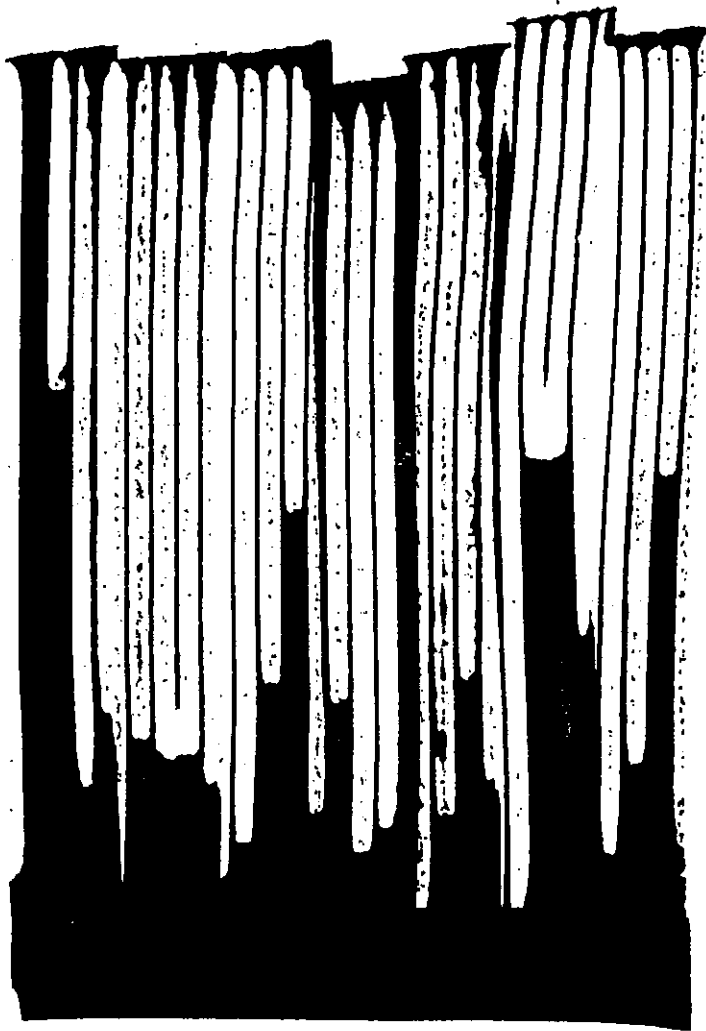
Daniel

Le Royaume est intérieur ou n'est pas. Mais vous cherchez à l'extérieur de pseudo-guides pour

trouver dans les vies antérieures vos titres de noblesse
attendre une autre vie afin de compenser les échecs de celle-ci
spéculer sur l'apocalypse en vue de tirer parti du désordre
avoir commerce avec les extra-terrestres
délivrer des passeports planétaires
enregistrer les ondes télépathiques en provenance des galaxies
chercher à promouvoir la méditation transcendante
attendre le retour de Jésus comme s'il était parti
vous plaindre du silence de Dieu
tabler sur l'église charismatique pour recevoir les dons de l'Esprit
prôner la nécessité de l'engagement
inventorier les raisons d'espérer
vous acharner à vouloir transformer le monde
vous propulser dans l'Age d'or
trouver la matière trop lourde par rapport à l'Esprit
croire que le temps est venu mais ne pas savoir de quoi
rêver d'exotisme pour tromper votre ennui
attendre d'une amulette la protection contre le mauvais sort
demander au chanvre un chatouillis euphorisant
chercher à perdre vos limites. à travers la mescaline
refuser de lâcher vos points d'appui
imposer votre rythme sans vouloir danser
danser en imposant votre rythme
être entravé par le rythme des autres
partir en guerre avec le sabre et le goupillon
faire la trouée avec les armes
venir ensuite avec la croix et la bannière
ne faire la guerre que si elle est sainte
préparer la guerre pour avoir la paix
persécuter afin de n'être pas persécuté
vous donner un Dieu guerrier par esprit de domination
mélanger la religion et l'histoire afin de tirer parti de la confusion
mettre dans la bouche des dieux ce qui motive vos actions
attendre en vain la reconnaissance de vos mérites
vous hâter d'écrire vos mémoires dans la perspective d'une gloire posthume
ne pas vouloir mourir avant de mourir...

des raisons parmi bien d'autres de ne pas connaître la vérité.

Emile



RECHERCHES

ANTHROPOLOGIE ET GNOSE

La Gnose permet à l'homme de s'ouvrir à ce qu'il est réellement : "Tu es Cela". Si l'homme est Cela - autrement dit s'il est le Soi, l'Absolu, la Réalité suprême... - il n'y a plus dès lors de délimitation à établir entre Zeus et les dieux et entre les dieux et les hommes comme entreprit de le faire Hésiode (VIII^e - VII^e s. av. J.-C.) dans sa Théogonie où il raconte le surgissement d'un monde ordonné à partir du chaos primordial, puis les batailles que Zeus engage contre les puissances du désordre. Il n'y a plus lieu de souligner le privilège d'un dieu tout puissant occupé à faire respecter les frontières et les limites qui impartissent respectivement aux dieux et aux mortels. Comblé également le fossé entre le monde des dieux où siège la justice et le monde des hommes livrés à la démesure et à la prolifération.

Un autre mythe, contemporain de celui d'Hésiode, le mythe d'Orphée, nous apporte sur l'homme, sur son origine, sa nature et sa destinée, une vision totalement autre. Le modèle que présente la cosmogonie orphique est aux antipodes du précédent : c'est l'Oeuf qui est à l'origine de tout et représente la plénitude de l'Etre. De plus Erôs est dans le mythe orphique la puissance qui intègre et concilie les opposés.

Mais la différence de nature et d'orientation entre les deux mythes réside surtout dans le fait qu'Orphée réserve une place centrale à l'homme alors que pour Hésiode seul compte l'ordre défini par les puissances divines. L'un, en mettant l'accent sur l'homme, est anthropocentrique, l'autre, par la suprématie dévolue aux dieux est théocentrique. Dans la pensée orphique, il s'agit de révéler le rôle de l'homme issu d'un monde originellement parfait.

En retournant d'où il vient, il trouve la réponse à sa quête d'identité et à sa nostalgie d'éternité. Orphée, le berger de Thrace, charme et séduit par son chant et sa lyre hommes, bêtes, végétaux et minéraux. Le gnostique voit dans ce pouvoir cosmique de fascination le retour de la manifestation à l'Un originel¹. Contrairement à la Théogonie d'Hésiode, le mythe d'Orphée est le garant de l'harmonie universelle : pas de territoire à délimiter donc pas de luttes pour le pouvoir, pas de guerres, pas

1. En s'éloignant de son compagnon Orphée, Eurydice constitue apparemment une exception à l'enchantement général. Diversement interprétée, l'épreuve d'Orphée a intrigué les amoureux du mythe. Nous y consacrerons une étude dans un prochain Cahier.

d'exploiteurs, pas d'exploités. Cette situation idyllique, habituellement mal comprise, ne pouvait être acceptée d'un monde aux prises avec les rivalités établies à tous les niveaux.

Les deux courants, celui d'Hésiode et celui d'Orphée, vont cheminer à travers les âges, le premier s'assurant d'un règne officiel et quasi exclusif, le second, souvent condamné à un parcours souterrain. On trouve le premier à l'origine du courant fondateur de l'humanisme rationaliste grec selon lequel l'homme, par son raisonnement seul, à l'exclusion des autres facultés humaines, est la mesure de toute chose. Socrate et Platon ont développé la connaissance conceptuelle jusqu'à dégager les valeurs universelles de la raison. Mais c'est Aristote, le magister primus de l'Occident qui nous a donné la théorie de la déduction, aussi a-t-on pu dire qu'il était l'initiateur des sciences naturelles. La pensée grecque libérait l'homme des particularismes locaux et tout homme de quelque pays qu'il fût pouvait, en se conformant à ses principes abstraits, s'ouvrir à un humanisme qui devint celui de l'Occident. Le thomisme puis le cartésianisme ne firent que renforcer cette conception de l'"animal raisonnable" qui se veut la mesure de toute chose alors qu'il est dans l'impossibilité de se connaître lui-même. S'inspirant d'Aristote, St-Thomas déclarait que l'homme peut arriver à la connaissance de Dieu par les lumières naturelles de la raison et l'Eglise en faisait un article de foi.

Une Anthropologie nouvelle

La pensée conceptuelle, par les critères rationnels qu'elle met en jeu, n'est pas favorable à la connaissance de l'homme intérieur. Le dualisme tranché corps-âme, sur lequel se fonde le discours, privilégiait déjà chez les grecs l'âme au détriment du corps. Prisonnière d'un instrument de coercition, elle se devait de hâter son ascension vers des cieux harmonieux. Le christianisme, malgré le mystère de l'Incarnation, continuait sur cette voie de l'idéalisme. L'homme de chair était évacué au profit d'une image de l'homme désincarné : l'âme. Celle-ci venant de Dieu retourne à Dieu, à moins "d'accidents de parcours". Le corps reste à la traîne jusqu'à la résurrection générale. Tout est orienté vers un dieu extérieur. On peut donc parler d'un théocentrisme.

Ainsi, que le discours soit profane ou religieux, nos sciences occidentales, jusqu'à une époque récente, se refusaient de considérer l'homme en dehors des données de l'humanisme abstrait de la philosophie classique. Aujourd'hui, l'anthropologie ne peut garder le silence sur le destin profond de l'humanité qui est en chaque homme. Après les écrits d'un René Guénon, d'un Frédéric Schuon, d'un Ch.-H. Puech, d'un Henri Corbin..., après la mise en valeur des sermons et des traités de Maître Eckhart, après la découverte et l'approfondissement de textes orientaux, une nouvelle approche permet d'embrasser l'homme total. L'immanence prend le pas sur la transcendance, mais une immanence dont la

caractéristique est justement d'apprécier le temps en fonction de ce qui demeure.

Plus se développe cette nouvelle science de l'homme total, plus elle permet de mettre en évidence ce qu'ont de commun les grands enseignements traditionnels, quels que soient le lieu et l'époque qui les ont vu naître. La métaphysique, par son caractère par trop spéculatif et conceptuel, s'avère inapte à embrasser et à nous restituer le vivant dans sa plénitude et son universalité. Rappelons-nous le fameux logion : "Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout" (67). Les ésotérismes, en passant sous silence l'identité réelle de l'homme, se cantonnent au domaine psychique même lorsqu'ils prétendent savoir ce qui est bon pour le corps. Seul le gnostique se rend compte de la supercherie, car, ayant découvert le rôle du corps dans l'Homme qui a réalisé son universalité, il peut faire siennes les paroles de Jésus : "Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le tout ; le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi ... (77). C'est tout le dynamisme du Vivant qui s'exprime dans et par le corps, non pas n'importe quel corps mais celui dont le mental personnel a été consumé. Alors ce corps, suivant l'expression soufie, contient ce que les cieux et la terre réunis ne sauraient contenir. Nous voilà donc bien au coeur de l'anthropologie, d'une anthropologie où l'homme est central, d'une anthropologie où il est possible sinon souhaitable de faire l'économie de Dieu. On remarquera du reste qu'il n'est pas question dans l'Évangile selon Thomas de cette entité divine que se fabrique l'homme séparé et divisé. Et si Jésus fait référence à son Père c'est pour bien marquer qu'il n'y a entre eux aucune relation de dépendance, leur unicité étant indissoluble : "Le Père et moi sommes Un" ; "Celui qui m'a vu a vu le Père".

L'homme universel

Le lecteur gnostique peut se demander, lisant ces lignes, pourquoi il y aurait lieu de mettre en évidence un terme comme "anthropologie" alors que celui de "gnose" embrasse l'homme dans sa totalité. Si le gnostique est celui qui est parvenu au terme du parcours, là où il s'avère qu'il n'y a pas de parcours, il ne néglige pas pour autant les ressources que lui offrent les arts, les sciences, la pédagogie, etc. pour partager avec d'autres qui le souhaitent de toutes leurs forces ce qui fut son aventure intérieure. Le mot aventure dit bien l'engagement total que requiert la gnose. Si le gnostique ne connaît plus "ni mort ni peur", il a cependant derrière lui un passé qu'il peut évoquer - bien que ce qui est de l'ordre de la mémoire ne l'intéresse plus - pour les chercheurs parfois désespérés par ce qui semble se dérober au

fur et à mesure de leur "avance". Bien qu'il ne connaisse pas d'état d'âme, le gnostique sera particulièrement attentif à l'aspect humain de l'aventure. Ce n'est pas l'âme - faut-il le répéter ? -, c'est le corps qui est en jeu dans cette révélation de l'Homme universel à lui-même. Jésus le dit en des termes qui sont trop simples et trop directs pour être compris par le mental : "Celui qui a connu le monde a trouvé le corps ; mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui". Le monde n'est pas digne de celui qui a trouvé le corps, parce que celui qui a trouvé le corps s'est trouvé lui-même. C'est cet homme qui fait encore dire à Jésus : "Les cieus s'enrouleront ainsi que la terre devant vous, et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur" (log 111). Le Vivant peut s'appeler le Soi, l'Absolu, l'Esprit, la Lumière ; il est chez le gnostique digne de ce nom irrémédiablement, indissolublement lié à l'homme, et le corps, désentravé du mental, est le lieu et l'occasion de son actualisation et de sa célébration.

Toute anthropologie, qui se veut ni limitative ni restrictive se doit d'embrasser l'Homme universel, non pas l'homme abstrait, évanescant à force de généralisation, mais l'homme dans sa réalité fondamentale, celle dont il prend conscience en retrouvant ses origines.

Le mythe de la plénitude

Nous voilà loin du mythe d'Hésiode avec son chaos originel, précédant la venue d'un dieu dominateur qui répartit les tâches célestes et humaines. Nous pouvons, en revanche, reprendre le mythe d'Orphée dont nous ne nous sommes éloignés quelque peu que pour mieux le cerner. Comme tous les grands mythes, il situe l'homme face au monde et face à son destin. Une interprétation au premier degré nous fait assister à une aventure merveilleuse et miraculeuse qui subjugué tous les règnes de la manifestation. Par sa parole chantée, accompagnée de la lyre, Orphée fascine toute la création. Celle-ci ne réagit plus suivant ses défenses naturelles : les hommes, sous l'ivresse du charme orphique, au lieu de lutter pour délimiter leurs territoires, s'abandonnent, sans défense et sans peur, à la volupté de l'instant.

Une interprétation plus exigeante du mythe d'Orphée nous demande de transcender cet aspect merveilleux et miraculeux pour déceler ce qui au départ a servi à structurer le mythe et à l'alimenter car, si le psychique s'accommode habituellement de ce qui bouleverse les lois naturelles, le gnostique lui rétablit l'ordre originel. Orphée joue, chante, danse pour célébrer la vie qui flue de lui et revient à lui. Il exprime la plénitude dont il est la source comme Jésus le fait au logion 77. Tandis que Jésus fait appel à

la lumière - à ce par quoi les yeux voient -, Orphée sollicite l'ouïe - ce par quoi l'oreille entend. La perception originelle, pour s'éprouver, peut faire appel à tel sens déterminé ou à plusieurs en même temps : "Je vous donnerai ce que l'oeil n'a pas vu, et ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché, et ce qui n'est pas monté au coeur de l'homme" (log 17).

Vision psychique et vision gnostique

On connaît la sentence tch'an : "Au début les montagnes sont des montagnes, ensuite les montagnes ne sont plus des montagnes et enfin les montagnes sont à nouveau des montagnes". Lorsque le mythe opère, les montagnes ne sont plus des montagnes ; le miracle s'est produit aux yeux de celui qui y croit. Mais la vision de la gnose rétablit celle du sens commun. Les montagnes sont à nouveau des montagnes, avec toutefois cette différence que le sens commun perçoit comme réel ce que le gnostique interprète comme mirage : bien que tout soit changé, apparemment tout est comme avant. Les évangiles offrent des exemples multiples de versions différentes suivant le niveau de compréhension. Par exemple, Jésus dit sous des formes variées que les vivants ne meurent pas ; il le dit en particulier à la soeur de Lazare pour lui faire comprendre que l'être véritable n'est pas identifié au corps et que son frère est vivant. Alors, pour surmonter ce qui aux yeux du gnostique n'est qu'une apparente contradiction, la parole du maître fut récupérée et servit d'introduction au récit du miracle de la résurrection de Lazare. Le bruit courait aussi que l'alter ego de Jésus, celui qui rapportait ses paroles, ne mourrait pas. Toutefois St Paul ne pouvait comprendre que le Vivant par excellence connût les affres de la mort corporelle. Chez lui, Jésus, identifié à son corps, devait ressusciter pour justifier de son titre de vivant, d'où le trait de génie paulinien de la résurrection, sur laquelle fut échafaudée la doctrine du rachat par le sang rédempteur de la faute originelle. L'Apôtre fait intervenir le sacrifice pour nous laver du péché.

Cette conception d'une faute originelle et d'un rachat nous éloigne de la réalisation par la prise de conscience de notre être véritable et par la jubilation qui en découle. En faisant intervenir le sang du sacrifice, elle nous replace dans le sillage des dieux de l'Olympe où nous trouvons Dionysos, "mangeur de chair crue". Dans la liturgie catholique, le prêtre reprend les paroles de St Paul afin de perpétuer par la consécration le sacrifice de la Croix : "Chaque fois que vous mangerez ce pain et boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne" (1.Co 11-26). Nous avons précisément ici un nouvel exemple du mythe qui s'est constitué à partir de paroles de Jésus qui demandaient à être comprises au niveau de la gnose, c'est-à-

dire à celui où n'avaient pas accès les scribes et les pharisiens, autrement dit, les psychiques. Lorsque Jésus invite à manger sa chair et à boire son sang (Jn 6.53-58) ou à boire à sa bouche (1og 108), il nous dit comment nous pouvons découvrir que ce qu'il est fondamentalement nous pouvons l'être aussi : c'est l'identification grâce à une ferveur qui ne se dément pas.

A partir du moment où le mythe se substitue au logos et renouvelle "le sacrifice", le chrétien qui communie en mangeant la chair ou en buvant le sang du Christ sous l'apparence du pain et du vin se comporte, si sa compréhension s'arrête au premier degré, comme un anthropophage, et il se révèle un fils de Dionysios plus qu'un disciple de Jésus. Il est, par ailleurs, condamné à un état de dépendance envers sa victime, fût-elle un dieu.

Le mythe est une histoire de salut, ce dernier mot pouvant être pris au sens de délivrance ou au sens de plénitude. Certains mythes, surtout ceux qui sont à l'origine de l'humanisme rationaliste, proposent la délivrance au terme d'un devenir qui marque la fin de l'histoire. Ces mythes sont sur leur déclin comme les philosophies qui en sont issues. D'autres mythes, comme celui d'Orphée, sont riches de tout ce que l'homme porte au plus intime de lui-même. Ils représentent une quête d'Absolu sans référence historique. Ils méconnaissent la triple fonction du mythe d'Hésiode : fonction de souveraineté, fonction guerrière, fonction de fécondité. Les Grecs disaient d'Orphée : "Il a enseigné aux hommes de s'abstenir de phonoï". Littéralement phonos signifie meurtre. Dans une société où la consommation de la viande est liée à la pratique du sacrifice sanglant, le fait de refuser de manger de la viande, c'est s'interdire un certain type de communication entre les hommes et les dieux. Ce que les disciples d'Orphée rejettent, c'est donc tout le système politico-religieux officiel, le "monde", autrement dit. Ne soyons donc pas surpris que les disciples d'Orphée aient été condamnés à une vie clandestine, celle que vont connaître plus tard les gnostiques d'Egypte, et, plus près de nous encore, les Cathares.

Désormais toute anthropologie qui n'engloberait pas l'homme total, celui que l'Occident a obligé à une vie clandestine, serait a priori périmée.

Emile Gillibert



LA MAYA DE VISHNOU

Par une vie de sacrifice et d'austérité, Narada, dévôt modèle, avait gagné la faveur de Vishnou. Ce grand dieu lui était donc apparu corporellement et lui avait accordé l'accomplissement d'un souhait.

- *Montre-moi le pouvoir magique de la maya*, avait demandé Narada.
- *J'accepte. Suis-moi*, avait répondu le dieu en souriant.

De l'ombrage plaisant de son ermitage, Vishnou conduisit Narada à travers une étendue de terre dénudée, sous l'ardeur impitoyable du soleil.

Bien vite, ils eurent soif.

A quelque distance, dans la lumière éblouissante, ils aperçurent les toits de chaume d'un petit hameau. Vishnou demanda :

- *Veux-tu aller là-bas me chercher un peu d'eau ?*
- *Certainement, Maître*, répliqua le dévot, qui se mit en marche vers le groupe de huttes.

Vishnou s'arrêta à l'ombre d'un rocher pour attendre son retour.

Quand Narada eut atteint le hameau, il frappa à la première porte. Une belle jeune fille lui ouvrit et le saint homme fut troublé comme jamais auparavant : il fut ensorcelé par ses yeux, qui ressemblaient à s'y méprendre à ceux de son divin Maître. Il resta immobile, regardant fixement, et oublia pourquoi il était venu. La jeune fille, aimable et simple, lui souhaita la bien-venue. Comme dans un rêve, il entra.

Les occupants de la maison se montrèrent pleins de respect pour lui. Il fut reçu avec honneur, comme un saint homme, mais non point comme un étranger ; bien plutôt comme une vieille connaissance qui se serait absentée un long moment.

Narada demeura avec eux. Favorablement impressionné par leur attitude, à la fois digne et reconfortante, il se sentait tout à fait comme chez lui.

Personne ne lui demanda ce qu'il était venu faire, tout se passait comme s'il avait appartenu à la famille depuis toujours. Après quelques temps, il demanda au père la permission d'épouser sa fille : c'était précisément ce à quoi chacun dans la maison s'attendait. Dès lors, il partagea les charges séculaires et les joies simples de la vie paysanne.

Douze années passèrent. Narada avait eu trois enfants. Quand son beau-père mourut, il devint le chef de la famille, administrant les terres et s'occupant du bétail.

Mais la douzième année, la saison des pluies fut extraordinairement violente : les cours d'eau gonflèrent et les torrents dévalèrent des montagnes. Une nuit, les huttes et le bétail de Narada furent emportés par le courant, et tout le monde chercha à s'enfuir. D'une main soutenant sa femme, de l'autre conduisant deux de ses enfants, le plus petit sur son épaule, Narada partit en hâte. Courant dans les ténèbres épaisses, sous la pluie battante, il titubait dans la boue glissante et les remous des eaux.

Sa charge était trop lourde pour lui. A un moment, entraîné par le courant, il trébucha et son plus jeune enfant, tombant de son épaule, disparut dans les flots grondants. Poussant un cri de désespoir, Narada lâcha les autres enfants pour rattraper le plus petit, mais en vain.

Entre-temps, le courant sombre avait entraîné les deux autres et arraché sa femme de ses côtés. Avant même qu'il pût réaliser l'étendue du désastre, il fut lui aussi précipité la tête la première dans le torrent.

Inconscient, Narada vint enfin échouer sur un rocher. Quand il reprit connaissance, il ouvrit les yeux sur la vaste étendue boueuse et pleura.

Son coeur faillit cesser de battre lorsqu'il entendit derrière lui une voix familière :
- Où est l'eau que tu étais parti chercher pour moi ? Je t'ai attendu plus d'une demi-heure.

Narada se retourna. Au lieu des flots, il vit le désert qui brillait sous le soleil de midi.

Vishnou, souriant, se tenait à ses côtés :
- Comprends-tu maintenant le secret de la maya ?¹

1. Texte tiré du livre de Toni CERON, *Sphinx Grande Pyramide l'Alchimie intérieure*, éd. du Col du Feu.



MONAKHOS AUJOURD'HUI

Quelques passages de lettres reçues et de réponses correspondantes

...
Pas la peine de publier mon texte qui n'est pas assez conformiste pour être mis entre des mains inexpérimentées...

Cet aspect bio-physique particulier de la gnose est rarement rencontré entre les lignes des "métanoïas", alors que l'Évangile selon Thomas trahit à chaque logion cet aspect qui ne laisse pas de place au mental... Il est vrai que la communication de ce qui se savoure, se goûte, et ne s'éprouve qu'avec les sens, rejoint la pratique du rite plus que les discours métaphysiques mais je sais que tu ne donnes pas à cet aspect de la connaissance la place qu'elle devrait avoir quand le corps participe pleinement de la Vie de l'Esprit !

D.P.

* *

... Le jeu subtil et pervers du mental voudrait que je m'attarde à ses fantasmagories ; il est très habile dans le sens de la fascination comme dans le sens de l'aversion. Il me voudrait à la fête, plus précisément à sa fête, et dieu sait s'il se révèle séduisant dans ses opérations de charme. Mais il voudrait aussi me prendre par la main pour me montrer l'horreur dont les hommes sont capables et me signifier en même temps que je suis responsable de cet état de choses. Lorsque je dis que j'avalise tout, il se tait en se repliant sur ses névroses. Avant de dire : "Rien n'est mon Être", j'ai dit : "Je suis l'Être de toutes choses" : la fleur, le papillon, le bourreau. Je le suis, ici-maintenant. Néanmoins la fleur, le papillon, le bourreau ne sont pas moi. Et je ne vais pas m'amuser à mesurer des degrés de réalité à ce qui est mirage. Je ne peux me satisfaire que de moi-même, toute concurrence bannie. Je me découvre, je me reconnais, je me savoure, je me goûte. Bien que me reconnaissant, je n'en finis pas de m'explorer. Ai-je assez dit que tout cela n'est possible que grâce à ce corps lâché par le mental ? Cette célébration de moi-même par moi-même, pour moi-même ne peut se faire que par ce corps. Il ne s'agit pas d'une ivresse momentanée que le rite peut inaugurer ou prolonger. Il s'agit d'un état irréversible malgré ce que veut me faire croire le mental. Il insinue, dans sa perfidie, que j'ai besoin de décontrariants, d'euphorisants, de stimulants comme si j'étais à la merci de l'air du temps, comme si j'étais tributaire de ma défroque, ou de mon coup de rouge, ou de la visite d'un ami.

E.G.

Quand j'écris dans ma lettre du 17/1 que le mental est "anéanti" dans la réponse qui n'a plus rien d'intellectuel il est certain que mon texte prête à confusion, je n'ai pas voulu dire qu'il disparaissait - que serait un homme sans mental sinon un handicapé majeur - j'ai voulu dire que son action cessait. J'accepte avec vous de dire qu'il est rendu à ses limites naturelles quoique je préfère écrire qu'il est rendu à sa fonction naturelle.

Vous dites : Le "cela" demande à être reconnu - d'accord - vous ajoutez : Il se signale "ainsi" - je pense que "ainsi" veut dire "par la question posée" oui ou non ? - Si c'est bien par la question posée que le "cela" se signale comme demandant à être reconnu - c'est que le "cela" utilise le mental comme moyen naturel de poser la question et de se faire reconnaître - oui ou non ?

La fonction naturelle du mental semble donc être d'amener la question à la surface - autrement dit de l'amener au niveau du conscient - Mais le mental n'est pas à l'origine de la question impulsée, c'est le "cela" en l'homme qui pose la question aux fins d'être reconnu dans la réponse existant en lui. La prise de conscience, grâce au mental jouant son rôle naturel, de la question posée par le "cela" ne peut pas être autre que la prise de conscience de la réponse existant dans la question. Le mental n'a rien révélé il a seulement bien fait son travail. Tout semble logique dans la mesure où le cela est "pressenti" ce qui est le cas du gnostique.

...

R.M. 20.02.91

* *

Votre lettre du 20.02, révèle certaines difficultés d'harmonisation dans nos échanges.

Je reviens à cette question du mental et je reprends votre formulation (lettre du 17.01.91) : "Le mental est certes anéanti dans la réponse mais il n'en demeure pas moins que c'est lui qui a posé la question : "Comment une créature peut-elle être un pur néant ?" Comme vous en convenez, le mental n'est pas anéanti, il est rendu à sa fonction naturelle, pour reprendre votre expression. Je pense que le mot "limites" n'est pas à écarter pour la raison bien simple que le mental humain ne sait pas délimiter son territoire.

Mais venons-en à celui qui a cela en lui. Chez celui-ci cela se traduit par une nostalgie plus ou moins poignante et demande à être reconnu. Autrement dit le voile du mental n'est pas opaque au point d'empêcher la lumière de se signaler. C'est ainsi que se révèle cette nostalgie (ou cette lumière). Et elle se révèle alors que le mental n'a pas encore abdiqué, alors que le mental n'a pas encore reconnu qu'il était l'obstacle. Cela demande à être reconnu par qui ? Par lui-même et non par le mental : "Je connais mon Seigneur par mon Seigneur", dit le soufi. Le mental est hors-circuit, même s'il pose

des questions. Du reste, il ne peut recevoir de réponse : l'image ne peut recevoir la lumière. Ce que le mental peut comprendre c'est qu'il doit se retirer, car, lorsqu'il veut intervenir, ça ne marche pas. Cela n'a pas à utiliser le mental pour poser la "question". Cela n'a pas à se faire reconnaître. Cela aspire à se reconnaître et Cela ne peut se reconnaître que si le mental a abdiqué. Suis-je clair, oui ou non ? S'il y a un lâcher-prise, je ne vois pas comment le comprendre autrement. Il y a vraiment mort de son vivant, ici-maintenant. Toute idée que cela pourrait m'arriver est une sorte d'offense à ce qui est. Je connais l'obstacle qui n'existe que parce qu'il réussit à se maintenir, alors qu'il est de l'ordre du mirage. Venons-en pour finir au choix que vous récusez. Si cela est dit avec l'autorité de ceux qui le disent, il y a certainement des raisons que pour l'instant vous vous refusez de considérer. Que cela écarte les psychiques, surtout ceux qui ont des prétentions à la gnose, je trouve que c'est salutaire. Jésus choisit Thomas (log. 13). Et Thomas qui a été choisi a le souci d'éviter des épreuves aux psychiques. Le gnostique a été choisi ; il a consenti sans arrière pensée à ce choix et il choisit à son tour afin que la reconnaissance puisse se perpétuer. Il répond par là au "comment" et au "pourquoi" de la manifestation. Il est peut-être intéressant pour vous de vous demander pourquoi je ne pourrais vous choisir ou bien pourquoi vous vous refuseriez à ce choix.

...

E.G. 10.03.91

*

...

*Tu écris (Cahier 63, page 27, dernière ligne en bas) : "Je suis le manifesté en tant qu'il est mon oeuvre".
Cela veut-il dire : "JE ME Reconnais dans mon oeuvre ?*

G.A. 2.03.91

* *

Je réponds très volontiers à ta question motivée par ma phrase : "je suis le manifesté en tant qu'il est mon oeuvre"; pour la comprendre, il faut la lier à la phrase qui suit : "mais le manifesté n'est pas moi". Ce qui veut dire que je ne peux pas me reconnaître en ce qui n'est pas moi. Donc JE NE ME Reconnais pas dans mon oeuvre. J'ai souvent explicité cette apparente contradiction en disant : je suis la rose, mais la rose n'est pas moi. La rose est une image (dont je suis l'auteur) mais l'image n'est pas moi. Ce qui cache la lumière ne peut être moi (log 83). Mais ce qui me cache, c'est-à-dire la manifestation, entre dans l'économie générale de ma révélation puisque c'est au sein de la manifestation que je choisis celui qui va s'identifier à moi afin que je puisse me reconnaître en lui, c'est-à-dire en moi-même. En disant : "Autre que moi n'est pas", le gnostique ne se voit plus séparé. Il se reconnaît. Et si plusieurs gnostiques peuvent dire ensemble ou séparément : "Autre que moi n'est pas", c'est toujours le même qui est désigné. Cette

compréhension est capitale et tu fais bien d'insister. Je ne peux donc devenir conscient de moi-même que si j'ai le miroir adéquat qui me le permet.

E.G. 5.03.91

*

Je vous remercie très vivement de votre dernière lettre qui répondait à certaines de mes préoccupations.

Vous y affirmez que les hyliques et les psychiques meurent à la vie éternelle, parce qu'ils sont des entités dualistes, séparées du Père, et que, de ce fait, elles n'ont pas la vie, et qu'étant Néant, elles retournent au Néant. C'est un raisonnement parfaitement étayé et très logique.

De prime abord, je suis totalement d'accord avec vous ; je le conçois et le réalise parfaitement, bien que je trouve la conclusion un peu brutale à cause de son irréversibilité, et, de ce fait, je me pose de sérieuses questions.

Je prends un cas qui me touche de très près. J'ai perdu ma femme début 1987. C'est un être qui, toute sa vie, n'a été qu'amour avec tous, qui ne connaissait ni le mal ni la méchanceté. Elle ne savait qu'aimer les autres et leur venir en aide sans cesse. Pour moi, elle est restée l'amour personnifié.

Malheureusement, à cette époque, ni elle ni moi n'avions connaissance de l'Evangile selon Thomas, pas plus que de la gnose. Elle n'a donc pas fait le Deux Un de son vivant, elle est donc à considérer comme psychique et elle doit donc mourir à la Vie Eternelle, cette mort étant, je pense l'anéantissement définitif de l'esprit.

Instinctivement, mais n'est-ce peut-être là qu'un réflexe de psychique, je pense que cette fin est contraire à l'amour infini du Père ; elle-même étant tout amour pour Jésus et pour les autres. Elle ne peut être imputée responsable du fait qu'elle n'a pas eu accès à la gnose, puisque l'Eglise chrétienne l'a occultée à elle comme au reste du monde. Vous allez m'opposer le terme "responsable", mais il m'est difficile de m'exprimer d'une autre façon.

Si l'Amour Infini qu'est notre Dieu, rejette l'amour véritable de ses enfants qui n'ont pas eu accès à la Connaissance, c'est que ce Dieu n'est pas totalement Amour. Il ne peut vouer à la mort éternelle des êtres qui l'ont aimé sur terre et qui continuent de l'aimer dans l'Au-delà. Que ma petite femme n'aille pas dans le Plérôme, je suis d'accord puisqu'elle ne remplit pas les conditions pour cela, mais qu'elle soit vouée au Néant, je ne puis l'accepter et, pour moi, c'est impensable !

Mais peut-être existe-t-il une autre solution envisageable pour tous les esprits qui, sur la terre, ont aimé Jésus et le Père et qui n'ont jamais rejeté son amour.

Je pense, en effet, à cette parole que Jean met dans la bouche de Jésus : "Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, si celà n'était, je vous l'aurais dit..." (Jn 14.2).

L.C. 20.02.91

* *

J'ai lu votre dernière lettre avec une sympathie particulière car vous évoquez la mort de votre épouse et les questions qu'elle soulève.

Il est bien évident que sur le plan de la dualité les questions demeurent sans réponse. Si, en revanche, je suis à même de réaliser mon identité véritable, alors les questions ne se posent plus. Mais, je m'empresse d'ajouter qu'une compréhension intellectuelle ne suffit pas : "Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout". Si donc je reste au niveau des concepts ou si je me contente de ce qui m'a été enseigné, je ne peux prétendre ni à la Connaissance ni à l'Amour. Mais je ne suis pas pour autant responsable. La responsabilité est liée à la liberté. Or le gnostique sait que la liberté n'existe pas au niveau psychique. Elle n'existe pas pour la bonne raison que "les créatures sont pur néant". L'Amour s'aime lui-même mais ne peut aimer ce qui n'est pas lui, ce qui est néant. Mais je préfère parler en termes de Lumière et d'images, ce qui permet d'écarter l'anthropomorphisme qui fausse tout. Le Père est Lumière (log 83) : Jésus est Lumière (log 77) ; Je suis Lumière (en vertu du log 108). Tout est lumière malgré les apparences. Si je donne une réalité aux images (manifestation, mirage) alors je ne comprends plus rien à rien. Les images ne peuvent voir la Lumière : "La Lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres n'ont pu l'atteindre" (Jn 1.5). L'erreur consisterait à donner une réalité à ce mirage, qui, vu correctement est, comme tout, lumière.

Le gnostique dit : "Je suis la Lumière, je suis l'Un, je suis le Tout" Si donc je suis Cela, rien n'est en dehors de moi et ce malgré les apparences. Si vous pouvez dire cela en esprit et en vérité, comment votre femme pourrait-elle être distincte de vous ? Comment pourrait-elle être dissociée de l'Amour infini que vous vous portez à vous-même ?

Pour comprendre au niveau de la gnose Jean 14.2, il faut approfondir le comment et le pourquoi de la manifestation. J'attache beaucoup d'importance à cette question et l'aborde souvent sous des aspects différents dans les Cahiers et dans ma correspondance. Je reste tout disposé à échanger avec vous sur ce point.

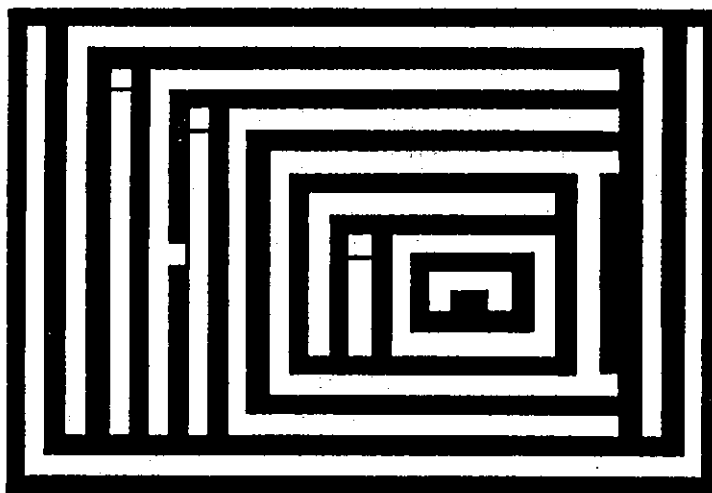
La fameuse question : "étant deux, que ferez-vous", est une invitation à la réflexion. Il est bien évident qu'il faut à nouveau faire le deux Un (log 22 ; 106). Celui qui fait le deux Un ne laisse rien à la traîne. Mais il faut comprendre cela en se désidentifiant de

ce que l'on n'est pas. "Je ne suis pas cette personne, je ne suis pas ce mental, je ne suis pas ce corps". C'est à cette condition que je peux réaliser la fonction éminente du corps qui est de me révéler en tant qu'Esprit. Le soufi dit : "Ce que le ciel et la terre réunis ne peuvent contenir, le corps de l'homme (dépouillé du mental) le contient". Le logion 15 auquel vous faites allusion ne dit pas autre chose, lorsqu'il emploie le mot Père. Mais nous avons vu que Père = Jésus - Moi = Esprit.

L'attention de ce corps porte justement sur cette merveille qu'il contient, attention respectueuse, admirative, silencieuse... Mais attention à l'anthropomorphisme qui me ferait retomber dans la dualité.

Lorsque je suis silencieux, dans cette attention sans tension, sans intention, je réalise qui je suis, je réalise qu'autre que moi n'est pas. L'amour que je me porte est sans exclusive. Comment dès lors, ce qui a été le soleil d'une existence, ne serait pas englobé dans un mouvement d'amour sans réserve ?

E.G. 8.03.91



MÉDITATIONS

AU FIL DE LA PLUME

La Gnose est ma vraie nature. Plus j'avance en âge et plus l'évidence est grande et pressente.

J'ai passé une longue période où j'ai "travaillé" sur mes ennuis et pendant laquelle j'ai donné à mon travail la priorité de mon attention. Mais maintenant que me revoilà disponible à mon grand Amour, je mesure combien me peine Son éloignement !

La joie à nouveau m'inonde, nourrissant mon souffle des paroles de Jésus le Vivant. Je me rends désert, et, dans l'attention intérieure dénuée et aiguë, ses paroles sont à nouveau efficientes... et encore un peu plus miennes.

C.

* * *

Je suis l'Unique, le Parfait, le sans tache, le complet, sans égal, sans second et sans serviteurs. Où que je porte ma sublime conscience, je ne vois que moi-même. Ultime réalité, toujours neuf et pourtant toujours connu; je vais perpétuellement de mon éloignement à ma proximité, de mon voile à ma lumière, de mon inconnaissance à ma manifestation, de mon mouvement à mon repos et pourtant je demeure éternellement stable et sans projet.

Tout sort de moi et rien n'est moi. Tout passe et donc rien n'a d'existence. Je demeure et suis donc le seul existant.

"Là ilāha illāh llāh"

Or de moi il n'est rien, sinon l'illusion de l'existence. Cette manifestation est mon rêve. Mais qui a l'existence : le rêve ou le rêveur ?

Il n'est ni temps, ni espace, ni durée, ni limite si ce n'est pour ceux qui sont asservis aux naissances et aux morts car je ne saurais déroger aux lois parfaites de ma maya.

Qui est donc C. ?

Son inexistence implique mon existence, son avarice, ma générosité, son mutisme, ma parole, son chuchotement, mon discours, son impossibilité, mon éternité et son début, mon antériorité.

Mais comme il a bu à ma bouche il est comme moi et je suis lui.

Retournement sublime de mon propre voile, accomplissement parfait de mon éternelle manifestation, il peut dire en toute légitimité : "Je me suis épris de moi-même et n'aime autre que moi. Entre mon éloignement et ma proximité, je fus rendu fou d'amour pour moi et ne m'adresse qu'à moi-même".

Etrange spectacle que celui des hommes échafaudant mille théories, mille philosophies, produisant millénaire après millénaire des mythes à profusion, se donnant corps et âmes aux inventions les plus invraisemblables de leur esprit, scrutant le ciel et la terre, avides de savoir, se louant, se condamnant, se désespérant, s'entretuant, se pardonnant, se massacrant, s'oubliant...

Ils sont comme des mineurs tâtonnant et se blessant dans quelques galeries obscures, avides de la moindre lueur toujours trompeuse et fugitive, alors qu'ils portent tous au front la puissante lampe qu'il leur suffirait d'allumer !

Mais sans leur obscurité, je suis sans miroir...
et leurs folies comme leurs souffrances sont pure illusion puisqu'il n'y a que
moi - que je suis fou d'amour de moi - et que pour la joie infinie de ma
reconnaissance, toujours connue et toujours neuve, je les suscite sans fin !

C.

* * *

N'étant rien en dehors de moi, mon officiant dit dans le langage des hommes : je ne
suis rien. Il pourrait, bien sûr, dire je suis le Tout, je suis l'Unique ; mais il se
garde de choquer. Or dire : je suis rien et le vivre, c'est être véritablement pauvre
d'une pauvreté infiniment plus réelle que de dire : je n'ai rien. Je sais bien que
celui qui n'a rien n'est souvent pas en mesure de cultiver ce qui lui tient à coeur
dans le domaine de la pensée, des projections, des relations : "Ventre affamé n'a pas
d'oreilles". C'est un mal qui ronge et qu'il faut guérir.

Mais c'est d'une autre pauvreté que je veux parler, celle que seuls connaissent mes
officiants : la pauvreté de celui qui n'est rien, ayant abandonné à mon profit sa
conscience personnelle pour épouser la mienne.

Pour moi, il s'est départi de tout ce qu'il a été et il sait que moi, qui suis le
Tout, j'ai besoin qu'il soit rien pour me reconnaître. J'en arrive donc à cette
déduction très simple, mais que personne ne comprend, à savoir que le tout est rien
sans le rien. Cela s'entend évidemment sur le plan de la conscience car, dans
l'Inconnaissance, qui est mon état d'ultime réalité, je jouis de la perfection de ma
plénitude.

Ainsi, moi qui peux tout, je suis sans moyen si je ne peux m'adresser à celui qui ne
peut rien. En un mot, c'est le contraste absolu qui me met en valeur, non pas aux
yeux des hommes qui imaginent le cadre de ma théophanie, mais à mes propres yeux.
Autrement dit, grâce à mon officiant je m'offre ce par quoi j'ai la vision consciente
de moi-même. N'étant rien, il est dans les dispositions requises pour que je puisse
passer de la conscience du rien à la conscience du tout, ou, si l'on préfère, de la
conscience du vide à celle de la plénitude.

N'étant rien, mon officiant n'a même pas le loisir de se consacrer à moi, d'être
requis en permanence à mon service. S'il pouvait choisir le temps où il me permet de
me reconnaître moi-même, il ne serait pas réellement pauvre, il ne serait pas rien,
et moi, je ne pourrais pas partir de ce rien pour être tout. Dans cette
reconnaissance de moi-même par moi-même, je pars toujours de mon officiant, conscient
de son rien comme moi, car c'est la même conscience. Je pars de l'infime pour me
retrouver sublime. Notre conscience à lui et à moi étant une, c'est le même qui passe
de l'infime au sublime.

En se consumant, cette jubilation amène le repos après le mouvement. Mais la nos-
talgie de me vivre en toute conscience sollicite l'attention. Mon officiant n'a pas
le loisir d'y répondre toujours sur-le-champ. Il ne dispose pas de son temps. N'étant
rien, il est à la merci des circonstances.

Ce n'est pas parce qu'il est voué à mon service qu'il échappe à son film. S'il pou-
vait prévoir, il ne serait pas rien, il ne serait pas totalement exposé, totalement
vulnérable, totalement pauvre. Le film, pas seulement le sien, mais le film de la
manifestation est programmé. Il ne peut rien y changer ni moi non plus du reste.
J'attends comme lui que sa disponibilité ne soit pas contrariée.

L'entrave est souvent banale : un coup de téléphone, une visite, des névralgies
persistantes, et voilà que cette attention sans intention, sans intervention est
ajournée. Au sortir de la contrariété, je mesure, et lui avec moi, la faiblesse
insigne qui est à l'origine de la prise de conscience de ma grandeur. Quand l'entrave
augmente la nostalgie, je ne cherche pas une autre issue à ma limitation. Je vis,
comme il vit, la pauvreté dans l'imprévoyance. Je ne cherche pas à lui substituer un
autre officiant en vue de hâter ma reconnaissance. La connivence traduit alors une
fidélité sans faille.

E.

POÉSIES

Paroles

défilé turbulent de mots définitifs
bientôt pris dans la glu
tragique dérisoire
des figures figées à dominante noire,
voix coulées de béton
phrases portant cercueil
cris de guerre grondant
bannière au cœur, poignard au vent,
si vieux ce monde opaque
aux tons cadavériques
croassements couvrant les espaces minés
échos sanglants,
la même lassitude aux formes lourdes
et irréelles tellement...

Paroles

de l'indomptable azur demeurant à l'écoute
sur le ciel de l'hiver
passe un voile d'oiseaux
furtif reflet vibrant d'intimes envolées,
dans les fumées des toits
paix du corps allégé
au foyer du cœur veille, visage familier,
l'inaltérable certitude
d'être
en absolue nécessité
l'invincible présence d'essence impénétrable
irradiant de l'instant
infiniment présent
au rythme insaisissable...

Parole

secrète respiration
pouls fluide et subtil
dans sa force fragile,
vie profonde pulsant
en murmures ineffables
le verbe ardent
aux ailes impalpables,
souffle puissant
du Vrai

Mireille

L'image jamais n'abusera
le regard du mendieur d'amour
Il veut voir l'aimé sans voile
or l'absence de voile est absence de forme
La vision seule est à demeure
distance et intermittence abolies

Il se mourait à dire l'éloignement
la proximité le laissait en transe
Quand l'intervalle enfin disparut
il s'abîma dans la contemplation de lui-même
Le mouvement inversé
au profit de la reconnaissance
l'ailleurs prometteur d'extase
connut la désertion

Le silence de l'attention engendra le bonheur de dire
La respiration se mua en célébration
mélopée spontanée comme le babil de la source

Il s'était cru choisi
et voilà qu'il choisit de se donner
et de s'éprouver sans fin
dans la jouissance de lui-même
toute impudeur bannie
il chante l'inavouable

Emile

JE NE VIVRAI PAS LEUR VIE
A LEUR PLACE JE NE SERAI PAS
LE VENTRE DE LEUR MERE
NE SEPARERAI PAS L'AMOUR
DE LEUR FAMINE

S'ILS ME DENIENT
JE NE BRULERAI PAS
MES YEUX A LEUR REFUS

S'ILS ME SUPPLIENT
CARESSE-MOI ARRACHE-MOI

J'ENTRERAI DANS LEUR EXISTENCE
SANS LA DELIER DE SON TRACE
SANS COLLER A LEUR DESARROI

JE NE POURRAI RIEN
POUR LES REJOINDRE DANS
CES CORPS QUI S'EXTENUENT

JE NE DURERAI PAS

NE DURERA

QUE LE DEFI

DE CHAQUE SECONDE
ISSUE DE RIEN SUIVIE DE RIEN
OU TOUT SE PRESENTE A TEMPS
POUR UNE GOULEE DE SOLEIL
DANS UN JARDIN REMPLI D'IVRAIE

MANOUNE

à la pointe des sables
sur la grève où déferlent
les vagues incessantes
est-ce en toi est-ce en moi que chavirent
nos vies à la dérive

sur la ronde sans fin
des morts et des naissances
une flamme s'exhale mon âme
lorsqu'en moi se consume
l'énigme de ce moi

est-il une île sur l'autre rive
sur l'autre rive ou dans ton cœur
que nul ressac ne peut atteindre
où jamais ne se lève ni jamais ne se couche
l'éblouissant sourire
soleil de notre identité

Yves